A. Lobel : Une paire d'amis, L'École des loisirs

Plaisirs de la liste

pour Sophie Curtil

« dans le dessein de stimuler,
de faire grandir le lecteur, pour le rendre aventureux et souriant,
imperturbable et sage »
Ramón Gómez de la Serna, Le Rastro

par Françoise Le Bouar*

Lorsque les textes, les images aussi parfois, s'organisent en listes, c'est un plaisir bien particulier qui gagne alors le lecteur. Françoise Le Bouar propose un parcours riche de nombreux exemples pour en apprécier les multiples saveurs et souligner leurs subtils effets.

Je me souviens qu'enfant, lisant et relisant *Les Petites filles modèles* de la Comtesse de Ségur, je craignais toujours pour Sophie, je me souviens avoir mémorisé, au cas où, le conseil : quand on tombe à l'eau, frapper le sol vigoureusement du pied pour remonter à la surface, je me souviens du cabinet de pénitence, de la forêt, du moulin, de la chaleur d'été et de la promenade en âne, et surtout, surtout, je me souviens de la liste des habits de poupée. C'était au début du chapitre X : Marguerite venait de recevoir une poupée en cire avec son trousseau bien rangé dans une commode, et voilà qu'on en ouvrait un à un les tiroirs, qu'on nous laissait déplier et replier avec elle les robes, manchons, pèlerines, casaques, chemises, écharpes, toute cette incroyable variété de vêtements et de tissus chaque fois associés à une couleur, oh taffetas et mousseline étaient mes préférés et je murmurais leurs noms doucement du bout des lèvres…

* Françoise Le Bouar est bibliothécaire à Paris.

Un cochon d'hiver coupe du houx et des bruyères :
– Où allez-vous, le gros rat, la petite poule, le chat grognon et Monsieur Guillaume ?
– Nous allons au restaurant déjeuner d'une croûte de gruyère, d'un pudding de blé, d'une tarte aux lardons…
– Et d'un joli pâté, car c'est mon anniversaire, et c'est mon plat préféré.

16

L'Anniversaire de Monsieur Guillaume, ill. A. Vaugelade, L'École des loisirs

Après les accidents, les bêtises redoutées, toutes ces injustices et malentendus, quel bonheur ! C'était une pause bienvenue entre punitions et réconciliations, parmi tant de repentirs, de menaces, de coups de fouet, tous ces « gentil », « méchant », « c'est bien », « c'est mal » ! Et je ne m'en suis pas privée, relisant la petite liste, en savourant les termes et tâchant de m'en rappeler le décompte précis.

C'était un même plaisir que procuraient les énumérations de provisions dont on guettait le retour dans chacun des livres de la série du Club des cinq, liste des sandwichs à emporter pour d'inoffensifs pique-niques ou pour des expéditions plus risquées. Et me revoilà à saliver devant les sandwichs au jambon, les boîtes de lait concentré, à m'inquiéter – ont-ils pensé à tout ? ont-ils prévu assez ? voyons récapitulons… oui, ça ira. Qu'on n'aille pas croire que j'étais mal nourrie, ou bien encore, privée de jouets, loin de là ! Mais autre chose, avec ces listes, était offert, qui venait interrompre le fil du récit, un répit ; l'histoire s'arrêtait, se voyait pour un temps suspendue, et l'on pouvait bien s'installer là un peu, pour une durée indéterminée, sur cette plage qui se proposait d'elle-même. Quelque chose s'ouvrait dans le texte, comme un lac.

Ce qu'est la liste, ce qu'elle n'est pas

Certes, bien des énumérations sont à l'œuvre dans les livres pour enfants, dans les comptines et ce qu'on appelle les « randonnées » qui font, page après page, se gonfler les listes de choses, au fil des rencontres que l'on fait sur son chemin. Et c'est le cas sur celui qui mène au restaurant où l'on a l'intention d'aller déjeuner d'un joli pâté parce que c'est notre anniversaire, n'est-ce pas Monsieur Guillaume[1] ? La phrase s'allonge et, à la formule « et d'un joli pâté car c'est mon anniversaire et c'est mon plat préféré », il faudra bientôt ajouter : une croûte de gruyère pour le gros rat qui fume près de la porte, un pudding de blé pour la petite poule, une tarte au lardon pour le chat grognon, toutes sortes

de pommes de terre pour le cochon d'hiver, enfin un gâteau fondant pour le grand loup qui surgit hurlant sa faim.
Combien d'histoires et de contes sont bâtis sur ce principe, le nouveau terme venant s'ajouter chaque fois au précédent – « … voici la fillette esseulée qui a trait la vache à la corne tordue qui fit peur au chien qui mordit le chat qui tua le rat qui mangea le blé caché dans la maison que Jack a bâtie » –, dans des listes répétitives et cumulatives, que l'envie prend invariablement de lire à haute voix, et même de plus en plus fort, l'excitation grandissant, la tension montant jusqu'à la chute finale, l'explosion, la délivrance : la moufle éclate, le navet sort de terre. Mais ces listes à chute ont un début et une fin, leurs composantes ne sont pas interchangeables, car elles ont une place logique, un rôle à tenir dans une suite de causes à effets qui ne laisse place à aucun dérapage. Cela est d'autant plus vrai s'agissant des randonnées qui font remonter une chaîne d'événements jusqu'au « coupable » (pourquoi le coq réveilla-t-il le village en pleine nuit ? parce qu'il a entendu la grenouille coasser, la grenouille a coassé parce que le python l'a bousculée, le python l'a bousculée parce que, etc., etc.) : on est là en face d'une explication, voire d'une démonstration, au service du déterminisme le plus strict, ayant bien peu à voir avec la parenthèse de la liste qui semble, elle, être libre de tout enchaînement, non orientée, dans une mise à plat de ses éléments, laissant se déployer un horizon de choses. Moment de suspens, la liste est tout le contraire de cette course sans obstacle qu'est la randonnée – ici, c'est l'accumulation même qui fait avancer le récit, alors qu'elle le freinerait plutôt dans l'autre cas. Pour autant, serait-ce une raison, parce que hors des grands principes de la logique, pour la juger inconséquente, pour la situer au niveau le plus bas de la réflexion : degré zéro de la pensée, inventaire bête, catalogue naïf, énumération facile ? Nous verrons qu'elle a d'autres intentions, voire ambitions, atteignant parfois des sommets dans le raffinement, que d'autres liens s'y révèlent, un peu plus subtils.
Mais au fait, pourquoi fait-on des listes ? Pour ne rien oublier (liste des commissions), pour savoir ce que l'on doit emporter, pour se souvenir (généalogies, annales, chronologies), pour présenter et proposer (menus), pour prescrire (ordonnances), pour récapituler, pour s'organiser (liste des choses à faire, pense-bête), pour s'encourager (liste des bonnes résolutions), pour savoir ce que l'on possède (inventaires) ou ce qui existe dans un périmètre précis (listes des naturalistes), pour se déplacer (guides, itinéraires), pour passer en revue, pour classer, pour évaluer (palmarès), pour hiérarchiser (listes protocolaires), pour rassembler, pour donner à voir comme dit le poète, pour épater, pour se réconforter, pour se rassurer, que sais-je ? On fait des listes dès l'apparition de l'écriture[2] : les tablettes en cunéiforme du Croissant fertile sont le support, pour les trois quarts d'entre elles, d'inventaires, de recensements, de relevés de compte et de lexiques de toutes sortes. Anastasia Krupnik[3] note dans la liste même des choses qu'elle adore : « faire des listes ». En voici quelques-unes : « Pourquoi je n'aime pas Mme Westvessel » (son institutrice), « Voici les choses les plus importantes qui sont arrivées pendant l'année de mes 10 ans », « Liste de tous les mots qui me viennent à l'esprit pour décrire l'appétit de Franck » (son poisson rouge), « Les choses que je

A. Lobel : *Une paire d'amis,* L'École des loisirs

voudrai emporter quand je serai vieille et que j'irai en maison de retraite », et la plus importante de toutes, celle de « Tout ce que je déteste ! » à laquelle s'ajoute aussitôt « Tout ce que j'adore ! », listes jumelles, évolutives dans le temps, indices d'une transformation psychologique du personnage. À ne lire qu'elles, nous pourrions presque comprendre tout ce qui arrive dans le roman, en observant les termes passer d'une colonne à l'autre et faire parfois plusieurs va-et-vient : ses parents, les bébés, le garçon dénommé Cummings, sa grand-mère devenue feu grand-mère, et ce, jusqu'à la liste ultime, dont les ratures en disent long sur le chemin parcouru par notre héroïne, et où tout a fini par virer sur la liste de gauche, ne laissant plus à droite que le foie de veau…

Qui ne s'est pas attelé un jour ou l'autre à la confection de ces listes bipolaires, avec un goût souvent plus marqué pour la colonne des préférences ? « J'aime / Je n'aime pas » annonce Roland Barthes dans un livre lui-même fait sous forme de liste plus ou moins alphabétique. Il semble tout à coup primordial de lister ses goûts comme si notre existence en dépendait, de passer le monde et ses objets à travers notre filtre intime : « cela n'a aucune importance pour personne ; cela apparemment n'a pas de sens. Et pourtant tout cela veut dire : mon corps n'est pas le même que le vôtre »[4].

Mises en garde

Ces répartitions binaires nous rappellent l'ambivalence de la liste et nous enjoignent de ne pas omettre sa face inquiétante. Car de « ce que j'aime / ce que je n'aime pas », on peut vite passer à « ce qui est bien / ce qui est mal », et de la subjectivité à l'intolérance, il peut n'y

avoir qu'un pas. Aussi, ayons toujours en mémoire : les listes rouges, les listes noires, les listes d'hommes à abattre, les listes de ceux à sauver, les contrôles, les listes autoritaires de toutes sortes et puis, les listes « tu dois / tu ne dois pas », les Dix commandements, les Tables de la loi, les Sept péchés capitaux. Même un inoffensif pense-bête peut devenir dictatorial, et ce qui est censé nous aider, nous libérer l'esprit de la peur de l'oubli, peut se révéler la pire des contraintes.

Heureusement qu'Arnold Lobel est là pour nous le rappeler, et tourner les listes prospectives en dérision de façon, nous l'espérons, définitive[5]. Car, qu'est-il passé par la tête de Bufolet ce matin-là pour que, dès le réveil et encore dans son lit, il prenne de quoi noter et se mette à dresser la « Liste des choses à faire aujourd'hui » ? D'abord, le pur plaisir de pouvoir rayer comme chose faite ce qui vient effectivement d'être fait : « il marque : Me réveiller " Ça, je l'ai fait ", dit-il. Et il raye : Me réveiller ». Mais, le programme fait, il s'agit de s'y tenir, et toutes les petites activités anodines que Bufolet a l'habitude de faire quotidiennement – s'habiller, aller chez Ranelot, faire un tour avec lui, déjeuner, faire la sieste, faire une partie avec Ranelot – prennent un léger arrière-goût de tâche à accomplir. Par chance, l'ami Ranelot, toujours bienveillant, ne contredit pas les instructions venues d'une liste qui, dirait-on, semble s'être faite toute seule : « Ma liste indique que, maintenant, nous devons aller nous promener. » « Eh bien ! avec plaisir », dit Ranelot, « Je suis prêt ». Mais un coup de vent fait s'envoler la liste et Bufolet refuse de courir après comme le lui propose aussitôt Ranelot, parce que : « courir après cette feuille n'est pas une des choses que j'ai inscrites sur la liste de ce que je dois faire aujourd'hui », et comme Bufolet ne se souvient plus de la suite du programme, il ne reste plus qu'à s'asseoir là où l'on est, n'est-ce pas, et attendre sans rien faire. Tout rentrera dans l'ordre, car, inévitablement, le jour tombera, il faudra aller se coucher, et aller se coucher, « c'était justement ça la dernière chose sur ma liste ! » ne manquera pas de clamer Bufolet sur le ton de « Eurêka, j'ai trouvé », avant d'inscrire encore par terre ces trois mots, Aller me coucher, puis de les rayer et d'annoncer, mi-victorieux mi-soulagé : « Voilà ! Maintenant, tout mon programme s'est réalisé. » « J'en suis bien heureux » dit le brave et patient et sage Ranelot…

Merci pour la mise en garde, gentiment moqueuse, oui, que l'outil ne devienne pas le but, que la liste ne nous conduise pas à la paralysie la plus sotte, qu'elle n'aille pas, la traîtresse, se substituer insidieusement à la vie. Au fond, toutes les listes peuvent tendre à la monstruosité, les rétrospectives, les prospectives, les lexicales. Ces dernières surtout, dont l'ambition est de recenser les objets et de les regrouper par grandes catégories. Faire des classifications semble avoir été l'une des activités courantes des premières civilisations écrites. Ces répertoires étaient sans cesse recopiés, et comme ils visaient l'exhaustivité, sans cesse repris. Mais quel en était au juste l'usage ? L'enseignement ? Le jeu ? En tout état de cause, ils manifestent, volontairement ou non, une manière de comprendre le monde, voire une conception du monde, à l'extrême, un système. Ranger se fait selon un certain ordre, classer n'est jamais anodin. Georges Perec, ce grand faiseur de listes, se fait

une joie de débusquer incongruités, dérapages et mesquineries à l'œuvre dans tout type de classement, comme celui des objets de l'Exposition Universelle de 1900, divisé en 18 groupes et 121 classes, il est « tellement tentant de vouloir distribuer le monde entier selon un code unique ; une loi universelle régirait l'ensemble des phénomènes : deux hémisphères, cinq continents, masculin et féminin, animal et végétal, singulier, pluriel, droite, gauche, quatre saisons, cinq sens, six voyelles, sept jours, douze mois, vingt-six lettres. Malheureusement ça ne marche pas, ça n'a même jamais commencé à marcher, ça ne marchera jamais »[6].

Inventaires, éventaires

Les imagiers, part non négligeable du domaine de la littérature enfantine, sont à leur façon des livres-monde, des touts, de petites récapitulations de l'univers dans lequel nous vivons. Avoir le monde en poche dirait assez bien cette sensation de légère euphorie que l'on retrouve chaque fois que l'on feuillette un imagier. Mais ce qui est en jeu ici, dans l'*Orbis pictus* de Comenius, premier de ces abrégés du monde à l'usage des enfants, comme dans tous les imagiers classiques qui ont suivi, c'est l'articulation du visible et du dicible, le rapport du mot et de la chose plus que le rapport entre les choses elles-mêmes. Ce sont donc des listes toutes tournées vers le souci de la nomination : mettre un mot sur la chose, et ce, de façon de plus en plus poussée (imagiers spécialisés, encyclopédies visuelles), dire de la manière la plus précise qui soit (vocabulaires, lexiques). Est-ce souci des mots ou souci du réel que celui de l'écrivain qui ne craint pas d'énumérer toutes les espèces de poissons qui vivent à vingt mille lieues sous les mers ? Et faut-il tenir à des démarcations impossibles ? Rabelais se moquerait bien de ces distinctions de sophistes, lui qui gratifie son lecteur de copieuses énumérations, riches récapitulatifs et précieux catalogues (par exemple, les 61 façons qu'a Diogène de manipuler son tonneau, et la merveilleuse liste des jeux de Gargantua…). On ne s'y retrouve plus, perdu dans ce méli-mélo à mille lieues de tout désir de clarification. N'est-ce pas désir insatiable d'embrasser la réalité dans son abondance et sa variété ? Vouloir transcrire le réel pour qu'il soit réel ? Réciter les chiffres, les couleurs, les jours de la semaine, les mois de l'année, les tables de multiplication, les continents, les départements, les verbes irréguliers, les modes, les temps : se représente-t-on tout ce qu'un enfant récite ? Croire que l'on nomme, alors que l'on ne fait qu'appeler les choses parce qu'elles ne sont pas là !

Sur la scène du grand théâtre du monde, se croisent les passants, grouille la foule aux six milliards de visages : « il y a actuellement près de 6 000 000 000 d'êtres humains sur terre, et, s'il vous faut une heure pour parcourir ce livre, il y en aura 4500 de plus quand vous l'aurez fini ! Près de 6 000 000 000 personnes… et pas deux semblables ! » (Peter Spier[7]) et cette énorme diversité dont on ne revient jamais, c'est elle qui provoque l'envie irrésistible de tout montrer, les nez, les yeux, les cheveux, les jeux, les maisons, les goûts, les fêtes, les plats, les métiers, les langues, les écritures, etc., les innombrables identités singulières jusqu'à leur moindre ridule, les groupes et leurs particularismes, la totalité des caractères et des formes. Si Peter Spier place avant sa page de titre l'image d'Adam et Eve, ou

l'image symbolique d'un premier couple quel qu'il soit, seuls et nus dans la nature luxuriante, avant d'entamer le catalogue des êtres humains et de leurs façons de vivre, c'est moins par signe d'appartenance religieuse que pour manifester son étonnement devant l'infinie multiplication et la différenciation à l'œuvre dans le fait biologique, s'émerveiller de la variété des travaux de civilisation qui les prolongent. « Descendance d'Adam » est le nom que donna Walt Whitman à l'une des parties de son grand poème, *Feuilles d'herbe*[8], immense recensement de tout, liste universelle dans laquelle tout est pris en compte et célébré sur un pied d'égalité, sans exception ni exclusion, sur un rythme soutenu jusqu'à l'extase, jusqu'à la transe. C'est un grand oui, un « je prends tout », « j'englobe tout ».

« Jamais la terre n'est en retard ni ne manifeste de hâte » dit Walt Whitman dans sa « Chanson de la terre qui roule », « La terre tourne tranquillement » dit Anne Brouillard dans *La Terre tourne*[9] ; « Chanson de la planète qui roule et des mots qui vont ensemble » commence l'un, et l'autre : « La terre tourne et avec elle, des mots et des sons mélangés », elle poursuit : « des petits coins de soleil, des avions qui passent haut dans le ciel, le bourdonnement d'une mouche, l'autobus qui démarre, les chemins qui ne s'arrêtent pas, les bébés qui grandissent, les ombres qui s'allongent, la fête qu'on prépare, tout le bruit d'une ville ». Le rythme calme et imperturbable du texte et des images de l'album d'Anne Brouillard nous entraîne dans une ronde d'acceptation sereine ; rotation de la Terre et des manèges, fuite à l'horizon des trains et des nuages, flux et reflux des vagues et des images au cinéma

6 milliards de visages, ill. P. Spier, L'École des loisirs

Le Marché aux puces, ill. M. Anno, L'École des loisirs (détail)

nous font prendre part à cet écoulement temporel et spatial ; les vignettes déposées en bas des pages de gauche comme des points de couture font le lien entre les grandes illustrations pleine page de droite, faisant se dissoudre les formes en d'autres formes dans de petites métamorphoses constamment fluides : du journal à la voie ferrée, de la tasse rayée rouge et blanc au phare, des motifs de la nappe à la lune, en passant par ses reflets dans la mer, de la lucarne au soleil, de la nodosité d'un tronc au visage souriant d'un enfant. Tout serait à citer d'un texte qui est douce litanie, et se distingue par l'art consommé d'assembler dans une même phrase événements dispersés et sensations éparpillées.

Cette conscience du monde à l'œuvre dans les listes à ambition planétaire et l'éloge de la diversité qui l'accompagne font ressortir au bout du compte ce qui est semblable derrière les particularités, le point commun, l'unité. Par un mouvement inverse et, somme toute, allant de pair, partir des ressemblances, c'est montrer du même coup les différences. Chose que l'on fait, par exemple, quand on pose sur un étalage les objets d'une même famille. Voilà qui est à la base même de l'organisation des métiers et commerces : *Les Marchands de la Grand'Rue*[10] vendent les uns des livres, les autres des pendules, les uns des beignets, les autres des œufs, les uns des fleurs, des glaces, des bijoux, les autres des souliers, des instruments de musique, des cartes à jouer, des couvertures piquées, et ce ne sont pas les mêmes qui vendent les pommes et les oranges, les gants et les chapeaux, les jouets et les cerfs-volants… Leur spécialisation qui confine au rêve donne l'envie irrésistible de tout acheter, peut-être dans l'espoir, justement, de recomposer chez soi l'unité perdue, du moins, un petit tout à usage domestique. Les objets disposés sagement sur les tables du *Marché aux puces* de Mitsumasa Anno[11] fascinent, ils ont déjà servi et peuvent encore servir pour certains, bravement, à combler le moindre de nos besoins et pallier nos déficiences, « dans ce livre, on verra un bric-à-brac de vieilles chaises, de vieilles casseroles, de vieilles assiettes. On y trouvera aussi des ampoules brûlées, des lunettes sans verre, des horloges qui ne marchent pas, des trompettes bouchées. Tous ces objets hors d'usage ont été utilisés par les grands-parents de

nos grands-parents et plus souvent encore par les grands-parents de nos arrière-grands-parents. Ce sont de bonnes vieilles choses. Elles sont si vieilles qu'on ne connaît plus leur mode d'emploi », de bonnes vieilles choses désuètes qui peuvent même laisser perplexe : « à quoi pouvait bien servir ce bout de chose ? ». Ce qui est montré là, et déployé, c'est l'invraisemblable disparité de nos goûts, en même temps que l'abondance de nos besoins et l'horizon infini de nos manques. Pas un mot dans ce livre – et donc, pas de liste – mises à part la préface citée plus haut et la postface nous rappelant malicieusement que tout est daté y compris le livre que l'on tient entre les mains. Mais *Le Rastro* de Ramón Gómez de la Serna[12] pourrait très bien lui servir de légende, cet inventaire fabuleux du marché aux puces de Madrid, inlassable description semée de digressions et réflexions, dont les chapitres sont les uns consacrés aux horloges, aux miroirs, aux vieilles chaussures, les autres aux chapeaux, aux lunettes, aux fourchettes…

Collections et cadeaux

Le plaisir du « listeur » est sûrement comparable à celui du collectionneur : plaisir d'amasser chez soi, de constituer des séries d'objets, de manipuler des stocks de mots et d'images, en même temps qu'il est plaisir de montrer sa collection à son ami, de lui déballer ses trésors, et donc, au fond, plaisir de faire plaisir – et les listes de cadeaux d'anniversaire, les listes du Père Noël ne sont-elles pas les plus plaisantes à dresser ou à satisfaire, surtout quand elles laissent une place au hasard ? Aussi est-il indispensable d'ouvrir des magasins consacrés à cet usage comme celui du grillon : « Un jour, le grillon ouvrit un magasin de listes – car la plupart des animaux ne savaient jamais que demander pour leur anniversaire »[13]. Sur la liste du rhinocéros, son premier client, il inscrivit d'abord « un gâteau aux herbes » qu'il avait l'intention de lui offrir personnellement, après quoi, « il réfléchit profondément et pendant très longtemps, puis il plissa les yeux, se racla la gorge et écrivit, à la suite de " gâteau aux herbes " : *un peu de tout.*

" Qu'est-ce que c'est ? " s'étonna le rhinocéros.

" Tu ne sais pas ? " demanda le grillon.

" Non ", répondit le rhinocéros.

" Alors c'est parfait, dit le grillon. Car tu ne peux pas le savoir. C'est pour ça que ça s'appelle un peu de tout ". Il allait et venait en faisant de tels bonds de joie que son veston flottait autour de son corps », et, voyez-vous, c'est précisément ce que lui offrirent ses amis, et cela lui fit très plaisir[14]. N'est-ce pas le plus beau cadeau des cadeaux qu'une liste ? C'est ce que fait le colporteur Frédéric Tic Tic en ouvrant ses valises et présentant à son amie Alys, elle-même marchande d'un magasin extraordinaire, sa collection de collections[15] : d'abord des robes – « une robe de blé, une robe de sucre, une robe d'orge, une robe montgolfière pour les dimanches de grand vent, une robe en buisson de myrtilles à picorer les matins de gourmandise, une robe rouge froissée comme un jeune coquelicot, une robe à rabats enrobée de chocolat, une robe filée d'étoiles filantes avec un voile de Voie lactée, une petite robe de rien du tout taillée dans un rideau de pluie, une robe volière envolée du Marché aux oiseaux » – puis toutes sortes d'objets ayant appartenu à des personnages très connus, fantastiques

Magasin Zinzin, ill. F. Clément, Ipomée-Albin Michel

Bonsoir Lune, ill. C. Hurd, L'École des loisirs

reliques – un bout du nez de Pinocchio, 2 moustaches du Chat botté, le berceau de la Petite Poucette, le véritable petit pois de la Princesse au Petit Pois, la casquette du Capitaine Nemo -, et puis des choses précieuses – des graines de Carrosse, un grelot d'angelot – et puis des choses intangibles – 2 secrets de Polichinelle, 7 éclats de rire de Cendrillon.

Le sac de voyage et la mémoire

Qu'il s'agisse de tout ou d'un peu de tout, de la totalité des créatures ou du vrac d'un marché, il faut bien quelque chose pour contenir cela, et c'est le rôle de la liste qui est comme un sac où l'on met et d'où l'on sort ses affaires et que l'on nomme. Frédéric Clément commence par énumérer ses bagages : « dans mes cartables ou mes cartons, dans mes malles ou mes valises, dans ma petite brouette ou mon arrière-boutique ». Ce peut être ce sac que l'on croise dans bien des contes, celui qui, traditionnellement, contient les objets adjuvants, le sac de voyage dans lequel on entasse le strict minimum, la malle des affaires nécessaires quand on entreprend une expédition sérieuse (celle de la souris Amos : « Quand le bateau fut terminé, il le chargea de fromage, de biscuits, de glands, de miel, de germes de blé, de deux tonneaux d'eau douce, d'une boussole, d'un sextant, d'un télescope, d'une scie, un marteau et des clous, et de planches en cas de réparation ; plus une aiguille et du fil pour recoudre les voiles déchirées et divers autres objets nécessaires tels que pansements et teinture d'iode, un yoyo et un jeu de cartes »[16] - et à chaque fois, lire cette liste, c'est rêver des grands départs…), la poche de son anorak, le tiroir de sa table de chevet, une boîte à

fouillis, un livre. Et Georges Perec de proposer les exercices suivants : faites l'inventaire de vos poches, notez tous les jours ce qui se trouve sur votre table, dressez la liste des aliments que vous avez ingurgités en une année, rappelez-vous toutes les chambres où vous avez dormi, notez vos souvenirs d'enfance…
Au pur plaisir de la liste vient toujours s'ajouter le souci de sauvegarder, de lutter contre la disparition, pour aller bravement à l'encontre de l'irrémédiable, le travail d'archiver, de garder en mémoire pour sauver de l'oubli toutes les pertes douloureuses et continuer ainsi de vivre[17]. La « toute petite boîte noire »[18] de la fourmi a cette fonction-là, conscience, mémoire, inconscient, tout cela à la fois, elle conserve, elle, les bons moments, les soirées réussies et les fêtes : « Un soir, l'écureuil et la fourmi étaient assis sur la branche la plus haute du hêtre. Il faisait chaud et le calme régnait tandis qu'ils contemplaient les cimes des arbres et les étoiles. Ils avaient mangé du miel et discuté du soleil, du bord de la rivière, de lettres et de pressentiments. " Je vais conserver cette soirée, dit la fourmi. Tu es d'accord ? " L'écureuil la regarda avec étonnement. La fourmi lui montra une toute petit boîte noire. " J'y ai mis l'anniversaire de la grive aussi ", dit-elle. […]
" Qu'y a-t-il d'autre dans cette boîte ? ", se prit à réfléchir l'écureuil : " Des aventures que la fourmi avait vécues seule ? Des matinées dans l'herbe, sur la rive, à la lueur des vagues qui étincellent ? Des lettres d'animaux lointains ? Et se pourrait-il qu'un jour la petite boîte soit pleine, au point qu'on ne puisse plus rien y ajouter ? Et est-ce qu'il existait d'autres petites boîtes pour les jours tristes ? ". » En tous les cas, si on la ferme mal et qu'elle s'ouvre au milieu de la nuit, quelque chose s'en échappe, on en rêve, et l'on se réveille. Aussi, pour bien dormir comme le petit lapin de Margaret Wise Brown[19], un conseil : avant de plonger dans les bras de Morphée, parcourez votre chambre – et un peu au-delà – d'un calme regard circulaire, énumérez ce que vous voyez : « Dans la grande chambre verte, il y a un téléphone et un ballon rouge et un tableau de la vache sautant par-dessus la lune et un autre avec trois oursons assis sur des chaises. Et deux petits chats et une paire de gants et une maison de poupée et une petite souris […] », souhaitez-leur à chacun le bonsoir : ce petit rituel d'avant l'endormissement qui fait s'en retourner en esprit vers tout ce qui compte dans notre vie diurne, se présente comme une brève récapitulation, un dernier rangement avant fermeture dans sa « boîte noire » qui n'omet rien ni personne – pas même celui qu'on ne connaît pas encore ou qu'on ne connaîtra jamais : « bonsoir personne » - depuis la brosse jusqu'aux étoiles, depuis la bouillie jusqu'aux sujets des tableaux sur le mur, depuis la petite souris jusqu'à la vieille dame calme murmurant « Chut ! », depuis ses chaussettes jusqu'aux bruits de la terre.

Éclatements et résonances

Faire se déployer l'espace, faire sentir le temps qui passe sont sûrement ce à quoi s'attachent les listes. Point n'est besoin pour ce faire d'accumuler les objets, encore moins de viser l'exhaustivité, d'épuiser son vocabulaire ou de souhaiter aboutir à un système organisé. Non, ce qui compte, c'est la variété, non pas un savoir lexical mais un certain savoir-faire d'un genre difficile à définir mais proche de celui des poètes. Une bonne

liste n'est pas forcément une longue liste. En voici une courte : le garçon de la lune[20] qui descend sur terre a rencontré dans sa chute « une chauve-souris, un oiseau, des hannetons, des libellules, des graines en vol et un ballon ». « Choses qui volent » aurait mis Sei Shônagon, japonaise du XIe siècle, comme en-tête à cette énumération, ou « choses qui tombent du ciel », ou encore « choses qui restent un moment dans le ciel ». C'est le caractère inattendu de l'en-tête et son degré de raffinement qui fait la qualité d'une liste, poussant à mettre ensemble les choses les plus hétéroclites, obligeant à des regroupements inhabituels, voire incongrus, toute cloison entre les différentes sphères se voyant abattue, tout le réel découpé et réorganisé, le temps de la liste, d'une autre manière. Ceci arrive à coup sûr si l'on choisit comme déterminant un attribut secondaire, par exemple la couleur : Monsieur le lièvre ne demande qu'à aider la petite fille en quête d'une idée de cadeau pour sa maman, veut-elle quelque chose de jaune ? une boîte aux lettres, le soleil, des canaris, du beurre, une banane ? Veut-elle quelque chose de bleu ? un lac, le ciel, des saphirs, un martin-pêcheur, une grappe de raisin[21] ? Ceci arrive d'autant plus que le critère est vague, laissant toute la place à la subjectivité (« choses difficiles à dire », « choses élégantes », « choses que l'on méprise », « choses qui ne s'accordent pas », « choses qui distraient dans les moments d'ennui », « choses qui émeuvent profondément »[22], etc.) – encore qu'il faille prendre soin de toujours impliquer le lecteur, de maintenir avec lui non pas nécessairement une communauté de goûts, mais une forme de compréhension mutuelle, une entente. *Les Petits riens* d'Élisabeth Brami[23] semblent être suffisamment évocateurs pour constituer un lot à partager de sensations et souvenirs de sensations, de petites envies : « commencer une collection de n'importe quoi, respirer de l'herbe fraîchement tondue, ne pas marcher dans la rue sur les traits du trottoir, se gratter quand ça vous gratte, glisser son pied sur le côté du drap frais quand on a trop chaud au lit », etc.[24]

Et si le critère est cette fois totalement arbitraire, la liste peut alors éclater en tous sens, se projeter aux quatre coins de l'horizon de la façon la plus désordonnée. Regrouper les choses par la lettre initiale de leur nom, comme c'est le cas dans les abécédaires, quoi de plus arbitraire ? C'est ce à quoi s'applique *L'ABCdaire* de Selçuk[25], mais quel art Paul & Douard y a mis, quel sens du cocasse ! Pour chaque lettre, c'est une quinzaine, une vingtaine de mots qui se succèdent : noms communs, noms propres, adjectifs, exclamations, onomatopées, expressions du langage parlé, familiers à l'enfant ou pas du tout, courts ou longs, amusants pour leur sonorité, étranges ou très courants. Ainsi pour la lettre B : « B comme bonbon, bêtise, bagarre, Bach, Banania, bête à bon Dieu, bigorneau, buste, Bof, bazar, banane, bleu, braille, bateau, Batman, béotien, blabla, bobo, bizarre-bizarre ». Diable, mais comment tout cela peut-il commencer par la même lettre ? quel peut être le lien ? L'esprit zigzague entre chaque mot, sautille, se contorsionne, fait des pirouettes sur ces lignes pleines d'aventures, sentiers aux coudes imprévus et bifurcations abruptes.

Car les listes s'offrent comme des chemins, un vide est logé là, entre chacun de leurs éléments – aucun verbe, ni

S. Curtil : *Ali ou Léo,* Les Doigts qui rêvent

sujet, ni complément, parfois quelques petits mots de liaison comme « et », « ou bien », « et puis », tout à fait neutres, bref, pas de syntaxe – et c'est au lecteur de le combler avec ce dont il a envie et ce qui veut bien se présenter à son esprit à ce moment-là. Dans *Vaguement*[26], une image, une vague, fait se déposer sur la page de gauche une liste de quatre à six mots séparés ou reliés par une barre de rapport, comme une laisse indiquant jusqu'où est montée la mer : « échevelées / files d'oiseau / en nage / d'huile ». À nous de trouver aux mots, devenus des propagateurs d'onde, un air de famille, de laisser grandir autour d'eux ce halo vague permettant le passage.

Nouvelles alliances

Quelles intentions, alors, sont celles d'un confectionneur de liste, sinon, comme le poète, de nous proposer ces chemins-là, d'envisager de nouveaux rapports entre les choses et de nouvelles alliances, mais ici, nul besoin d'images, de comparaisons ou métaphores, les liens se font sans embrayeur, plus de « comme », d'« ainsi que », plus de comparé et comparant, aucune raison de s'arrêter à deux, car il devient possible de mettre en relation un nombre indéfini de phénomènes, d'une façon plus libre, plus lâche aussi… Que vont pouvoir allier Ali et Léo[27] ? Ces deux-là se disputent un sac, chacun prétend que c'est le sien à grand renfort de listes pour le prouver, dans une joute époustouflante. Les objets supposés être dans le sac convoité se laissent découvrir par leur empreinte dans un papier fort comme si l'on avait à tâter la peau du sac. C'est un livre en braille, pour ceux qui ne voient pas, et aussi bien pour ceux qui voient. Douze listes plus fabuleuses les unes que les autres se succèdent donc et l'on voudrait les citer toutes. « Dans mon sac, hurla Ali, il y avait : 19 pions, 19 piqûres de guêpes, 20 griffures de chat, 3 petites roues en liberté, le Chariot de la Grande Ourse, 2 étoiles jumelles et la Voie lactée ! Et dans mon sac, rugit Léo, il y avait : un canevas brodé, un tapis persan, un casse-tête chinois, un piège à poissons, une galerie

souterraine, un chemin sans fin, et le labyrinthe du Minotaure ! » D'un pauvre sac oublié et posé dans un coin, nous voilà transportés aux confins du cosmos ! Les garçons, mus par le désir, pris par l'urgence et littéralement possédés par l'inspiration, sont passés maîtres dans l'art de la liste, et si leur imagination se débride, elle ne délaisse jamais les empreintes proposées, sans quitter la forme sous les doigts, et sans pourtant jamais y coller. Mais qui a les empreintes sous les doigts ? nous. C'est là que réside la grande force de ce livre et toute sa capacité d'ouverture, car le critère de regroupement, cette fois, n'est plus un mot, un en-tête, mais bien directement une sensation, tactile, donnée à vivre dans l'instant de la lecture ; le lecteur peut alors prêter foi ou non aux propositions d'Ali et de Léo, ajouter à leurs listes ce qui lui plaît, ayant lui-même sous les doigts ce qui les provoque. Il se voit invité, s'il possède une bonne vue, à la laisser un moment de côté, pour se recueillir à deux mains et laisser les choses entrer en résonance. On comprend qu'il y ait à se battre pour obtenir un tel sac, non pas pour son contenu – misérable à coup sûr – mais pour le sac lui-même, parce ce qu'il est une formidable machine à enclencher les rêves et une réserve de réserves.

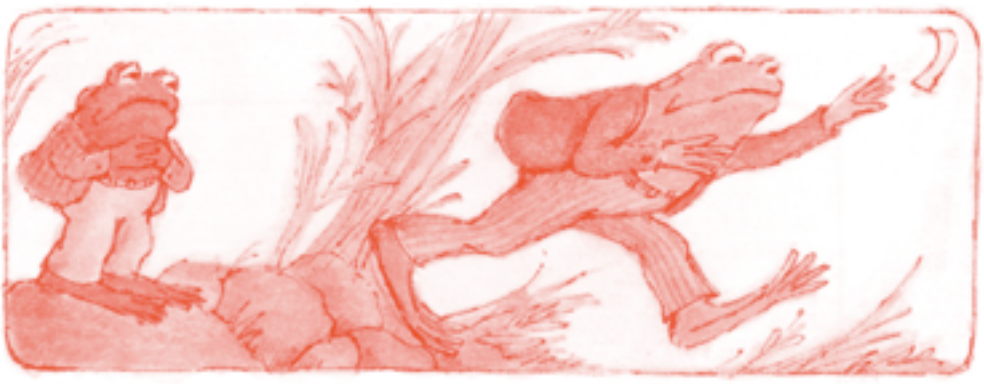
Car la liste se veut avant tout incitatrice. Elle n'est pas un but en elle-même, apparaissant au détour du récit comme une pause, ou bien, lorsqu'elle est la matière même de l'ouvrage, abritant en son sein maintes histoires qui nous la font oublier. Elle sait très bien contenter des besoins opposés qui vont de pair, celui de mettre de côté, faire des réserves pour des appétits et des départs imaginaires, celui de sécurité et celui d'aventure ; elle aide à se construire et à s'aimer en même temps qu'à s'ouvrir et s'oublier dans l'autre, fait diverger et converger les choses à volonté, sait répondre merveilleusement à une double exigence de rencontres prévisibles et imprévisibles, de continuité et de renouvellement. Amie de l'universel jusqu'en sa part la plus intime, mouvante à même la fixité de son recensement, aérée, enclose, elle nous fait échapper un moment à la poussée du temps, nous offre une place à l'écart sur un banc au bord du fleuve, ou bien la claire vision d'une nappe d'eau qui scintille, retenue, ourlée d'un parterre fleuri dont il restera toujours à énumérer les mille et une variétés.

Petite liste à l'usage des grands :

- Roland Barthes : *Roland Barthes par Roland Barthes,* Seuil, Microcosme, 1975.
- Jack Goody : *La Raison graphique,* Éditions de Minuit, Le Sens commun,1979.
- Georges Perec : *Penser/classer,* Hachette, Textes du XX^{ème} siècle, 1985.
- Jacqueline Pigeot : *Questions de poétique japonaise,* P.U.F., Orientales, 1997. (Deuxième partie : « Listes d'ici et de là-bas »)
- Ramón Gómez de la Serna : *Le Rastro,* G. Lebovici, 1988.
- Valère Novarina : *La Chair de l'Homme,* P.O.L., 1994.
- Sei Shônagon : *Notes de chevet,* Gallimard, Connaissance de l'Orient, 1966.
- Walt Whitman : *Feuilles d'herbe,* Gallimard, Poésie, 2002.
- *Les Mille et une nuits* (« Le Sac prodigieux » p.844), R. Laffont, Bouquins, 1980.

Monsieur le lièvre voulez-vous m'aider ?, ill. M. Sendak, L'École des loisirs

1. Anaïs Vaugelade : *L'Anniversaire de Monsieur Guillaume,* L'École des loisirs, 1996.
2. Jack Goody : *La Raison graphique,* Éditions de Minuit, Le Sens commun, 1979.
3. Lois Lowry : *Anastasia Krupnik,* trad. de Agnès Desarthe, L'École des loisirs, Neuf, 1996.
4. *Roland Barthes par Roland Barthes,* Seuil, Microcosme, 1975 : « J'aime : la salade, la cannelle, le fromage, les piments, la pâte d'amande, l'odeur du foin coupé, les roses, les pivoines, la lavande, le champagne, des positions légères en politique, Glenn Gould, la bière excessivement glacée, les oreillers plats, le pain grillé, les cigares de la Havane, Haendel, les promenades mesurées, les poires […]. Je n'aime pas : les loulous blancs, les femmes en pantalon, les géraniums, les fraises, le clavecin, Miró, les tautologies, les dessins animés, Arthur Rubinstein, les villas, les après-midi, Satie, Bartok, Vivaldi, téléphoner, les chœurs d'enfants, les concertos de Chopin, les bransles de Bourgogne, les danceries de la Renaissance, le politico-sexuel, les scènes, les initiatives […] ».
5. Arnold Lobel : *Une paire d'amis,* L'École des loisirs, 1972. Voyez le premier chapitre.
6. Georges Perec : *Penser/classer,* Hachette, Textes du XX^{ème} siècle, 1985.
7. Peter Spier : *Six milliards de visages,* L'École des loisirs, 2002 (*Cinq milliards de visages* pour l'édition de 1987 et *Quatre milliards de visages* pour celle de 1981).
8. Walt Whitman : *Feuilles d'herbe*, Gallimard, Poésie, 2002.
9. Anne Brouillard : *La Terre tourne,* Éditions du Sorbier, 1997.
10. Arnold Lobel, ill. Anita Lobel : *Les Marchands de la Grand'Rue,* Flammarion, 1982.
11. Mitsumasa Anno : *Le Marché aux puces,* L'École des loisirs, 1985.
12. Ramón Gómez de la Serna : *Le Rastro,* G. Lebovici, 1988.
13. Toon Tellegen, ill. Kitty Crowther : *L'Anniversaire de l'écureuil,* Albin Michel Jeunesse, 2002.
14. Dans l'histoire précédente, « Le Comble de l'élégance », Toon Tellegen nous décrit un autre genre de boutique pas si éloigné que cela du magasin du grillon, dont le fonds de commerce est justement constitué de ce fameux « un peu de tout » : « À la lisière du bois, sous le rosier, se trouvait la boutique du bourdon. Ce n'était qu'un tout petit magasin et il n'y avait ni étalage ni comptoir, mais on y trouvait par contre de tout. Des choses dont personne, pratiquement, n'avait besoin : une épine de sapin, une peluche, une goutte d'eau, un brin d'herbe, un morceau d'écorce de hêtre, un osier aux fleurs fanées et quelques grains de poussière ». Pourquoi le comble de l'élégance ? eh bien, parce qu'il est particulièrement chic de déposer sur son épaule un grain de poussière (à se procurer dans la boutique de ce bourdon providentiel) et de faire son entrée dans la salle de bal en chassant délicatement le grain de son épaule tout en arborant un sourire bienveillant…

15. Frédéric Clément : *Magasin ZinZin : pour fêtes et anniversaires,* Ipomée-Albin Michel, 1995.
16. William Steig : *Amos et Boris,* Flammarion, 1972.
17. À sa façon, visuelle, c'est aussi le travail qu'a entrepris Christian Boltanski. Cf. ses installations autour des objets trouvés (Lost), des vêtements d'enfant, des portraits (Menschlich), ses recueils photographiques : Objets confisqués par les nazis, Inventaire des objets ayant appartenu à une femme de Baden-Baden, à un jeune homme de New York, Objets trouvés dans les égouts de Zürich, Les Habits de François C., etc.
18. « La Boîte à fêtes » est la dernière histoire de *L'Anniversaire de l'écureuil.*
19. Margaret Wise Brown, ill. Clement Hurd : *Bonsoir lune,* L'École des loisirs, 1981.
20. Ib Spang Olsen : *Le Garçon de la lune,* Circonflexe, 1995.
21. Charlotte Zolotow, ill. Maurice Sendak : *Monsieur le lièvre, voulez-vous m'aider ?,* L'École des loisirs, 1970.
22. Sei Shônagon : *Notes de chevet*, trad. de André Beaujard, Gallimard, Connaissance de l'Orient, 1966.
« Choses que l'on méprise. Une maison dont la façade est au nord. Une personne dont les gens connaissent la trop grande bonté. Un vieillard trop âgé. Une femme frivole. Un mur de terre écroulé. »
« Choses qui émeuvent profondément. Un enfant plein de piété filiale. La voix du cerf. Un jeune homme bien né qui fait une retraite d'abstinence dans la montagne de Mitake […]. À la fin du neuvième mois ou au début du dixième, la musique des grillons qui vous parvient, si faible qu'on ne sait si on l'entend ou non. Une poule étalée sur ses poussins, pour les protéger. Tard en automne, les gouttes de rosée qui brillent comme des perles de toutes sortes sur les roseaux du jardin. Le soir, quand le vent souffle dans les bambous, au bord de la rivière. S'éveiller à l'aube et s'éveiller la nuit, c'est toujours émouvant. Deux jeunes amoureux lorsqu'ils sont gênés par quelqu'un, et ne peuvent faire ce qu'ils voudraient. Un village, dans la montagne, sous la neige. Des hommes et des femmes, d'agréable figure, qui portent de sombres vêtements de deuil. La lande en automne. De très vieux bonzes qui font leurs pieux exercices. Une chaumière délabrée où grimpe et s'accroche le houblon, avec un jardin où croissent à l'envi l'armoise et les herbes folles, lorsque la clarté de la lune les illumine sans laisser un coin sombre, et que le vent souffle doucement. »
23. Élisabeth Brami, ill. Philippe Bertrand : *Les Petits riens qui font du bien et qui ne coûtent rien,* Seuil Jeunesse, 1995.
24. Il est amusant et important de constater qu'une liste, même austère, faite de conseils et de recommandations strictes conserve un aspect plaisant voire même attractif, du fait du procédé énumératif. Écoutons Marc-Aurèle relever ce en quoi il est redevable à chacune de ses connaissances : « De mon grand-père Vérus : la bonté coutumière, le calme inaltérable. De Diognète : réprouver les futilités ; ne point ajouter foi à ce que racontent les charlatans et les magiciens sur les incantations, la conjuration des esprits et autres contes semblables ; ne pas nourrir des cailles ni s'engouer pour les folies de ce genre ; avoir pris goût à la philosophie ; m'être appliqué, dès l'enfance, à composer des dialogues ; avoir opté pour un lit dur, et de simples peaux […] » (*Pensées pour moi-même,* trad. de Mario Meunier, GF-Flammarion, 1992).
25. Demirel Selçuk, textes de Paul & Douard : *ABCédaire,* Pastel, 1995.
26. Christian Bruel, ill. Nicole Claveloux : *Vaguement,* Le Sourire qui mord, 1990.
27. Sophie Curtil : *Ali ou Léo,* Les Doigts qui rêvent, 2002.

A. Lobel : *Une paire d'amis,* L'École des loisirs